

MARCHANDS DE PARTICIPES (Éditions du Seuil - 1962)

Le roman

Les "marchands de participes" sont les instituteurs de l'âge héroïque, entre 1824 et 1880. Ce roman relate, à travers l'histoire de la famille Ranson, ce que fut leur existence quotidienne et comment leur condition évolua : ici trois générations, si l'on compte le grand-père Jacques, poète, et qui tenta d'ouvrir une école dans son village et le petit-fils Joseph, qui reçut la formation normalienne. Mais à la charnière s'impose la forte personnalité de Jean-Baptiste, un "dévorant" en son genre, bien-pensant et pétri de principes. C'est lui le héros exemplaire : luttant avec soi-même, ses proches, les maires, les curés ou avec ceux-ci et ceux-là, pour des motifs opposés : son destin pèse le poids d'un demi siècle d'histoire.

L'auteur

Yves Sandre est né en 1913 en Saône-et-Loire, de parents instituteurs. Après une enfance passée à la campagne, il suit de brillantes études à Lyon et à Paris. Agrégé de Lettres, il a enseigné en lycée à partir de 1936, puis à l'université jusqu'en 1975. Il est l'auteur de nombreux oeuvres littéraires réputées, qui sont publiées depuis 1938. Il est le descendant de Jean-Baptiste Sandre (ici nommé "Ranson"¹), instituteur à Mussy-sous-Dun de 1864 à 1867. En effet Joseph a eu un fils, Joseph-Antoine, lui-même père de Marie et dont la fille est la tante paternelle de Yves Sandre. C'est cette dernière qui a transmis à l'auteur le journal de l'instituteur, dont s'est inspiré l'auteur.

1 NDLR : se référer à la rubrique "Histoire" du site pour découvrir les personnages et lieux qui ont inspiré l'auteur : <http://www.decouvremussy.org/index.htm>

AVERTISSEMENT

Ce deuxième roman² s'inspire d'une "geste" paternelle, sans doute assez peu banale. Du côté de mon père en effet, la famille compte un grand nombre d'instituteurs, d'abord catholiques, puis, à partir de 1890, purement laïques. Je suis un des derniers de ces "marchands de participes".../... Mais surtout, mon arrière-grand-père et mon grand-père ont laissé chacun une dizaine de cahiers dans lesquels ils racontaient leur vie : au jour le jour, ou bien sous forme de portraits, caricatures et silhouettes enlevés d'un crayon alerte et sûr. Une de mes tantes, actuellement institutrice en retraite à P...-le-M..., m'a remis voilà deux ans ces précieux manuscrits, avec l'espoir que j'en tirerais un roman du même type que Caton le Dévorant. A quatre-vingts ans, elle va voir son souhait réalisé. Car je n'eus pas plus tôt entrepris de lire ces trois mille pages de mémoires que je fus frappé par leur intérêt exceptionnel. Il y avait là matière à brosser une fresque dépeignant l'évolution de l'instituteur au XIX^e siècle, en passant par les réformes de Victor Duruy et celles de Jules Ferry. Cette fois ma documentation était facilitée par les manuscrits de mes ancêtres. J'ai cru devoir la compléter avec l'aide de la Ligue de l'enseignement et du Musée pédagogique, auxquels je témoigne ici toute ma reconnaissance.

De ces deux sources, l'une historique, et l'autre humaine, j'ai tiré le roman d'une vie en apparence "quotidienne", mais en réalité agitée par les grands problèmes qu'affrontent tous les hommes, qu'ils soient obscurs ou glorieux : lutte contre le corps, lutte avec soi-même, avec les siens, lutte contre le poids de l'histoire. Je ne sais rien de plus grand ni de plus tragique que le simple déroulement d'une existence.

Tout ce que je raconte est donc vrai. Je me suis contenté de changer les noms, et quelquefois les caractères. J'ai manié cette substance romanesque avec un respect quasi filial.../... Les "marchands de participes" ont gagné la partie, qui est celle de la véritable laïcité.

Y. S.

2 NDLR : nous avons pris la liberté de supprimer certains passages du livre, avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Jean-Baptiste était nommé à Mussy-sous-Dun, dans le canton de Chauffailles, au sud-est du département. Ce bourg important comptait quinze cents habitants, plusieurs scieries, des moulins à huile et à blé, et trois cents métiers à tisser qui travaillaient pour les grosses maisons de Roanne. L'instituteur n'attendait que le retour de sa femme pour accepter ce poste, le plus flatteur qu'il eût jamais obtenu sans le solliciter.

Les Ranson quittèrent Chalmoux, le 10 février 1864. Auparavant, émoustillé par l'initiative de sa femme, Jean-Baptiste fit faire un daguerréotype de toute la famille. Lui-même y figurait en chapeau melon, gilet bordé et grande veste enveloppante, la canne à la main, sérieux comme un fonctionnaire de l'Empire. Joseph examina longtemps l'épreuve tirée sur verre. Il avait peine à croire que ce fût lui, cet adolescent mince, pourvu d'un front élevé, de cheveux noirs et souples, d'où émergeait à droite la touffe rebelle qui caractérisait les Ranson. Sa physionomie mélancolique, ses lèvres épaisses, ses yeux d'asiatique le rendirent quelques instants amoureux de lui-même. Ces traits convenaient fort bien à un garçon qui savait par cœur toutes les fables de la Fontaine, que seuls le cresson et l'huile de foie de morue avaient protégé de la tuberculose, dont mouraient les grands poètes et leurs amantes.

Chantemerle, le 17 mai 1864.

Mon très cher fils, on a beau faire des projets ; l'homme propose et Dieu dispose. Me voici vers la fin de mon exil.../...

Ta mère, Sophie Ranson.

Jean-Baptiste déposa la lettre et s'avança jusqu'à la deuxième fenêtre de la salle située au premier étage. La vallée de Mussy emplissait les vitres de ses flaquas vertes, claires au fond, sombres sur les pentes et les crêtes, reliées par des hameaux rouges et blancs épars comme un coup de dés. Entre les crissements des plumes d'oie et le ciel tendre, il n'y avait pas de place pour l'angoisse. Même la mort prochaine de Marie-Sophie semblait juste et normale dans cet univers où chaque chose, chaque être possédait sa fin et sa nécessité propres ; normale comme la mort des deux petits Pierre, l'un noyé dans la Guisanne, l'autre trop fragile; normale comme la mort du père Rey, parti au mois de mars en laissant des créances sans valeur, sur papier ordinaire. Depuis quelques semaines, Marie-Sophie gardait le lit, rongée par d'affreuses douleurs : ainsi se trouverait abrégé son temps de Purgatoire. Ranson perçut en lui un mélange de tristesse et de sérénité fondues comme le soleil et le vent. Sa mère pouvait disparaître. Elle avait mené sa rude tâche en parfaite chrétienne. Sa silhouette, que l'âge n'avait pas épaissie, qui n'appartenait plus ni à la vie ni à la mort, passa dans la méditation de Jean-Baptiste, lui communiqua sa grâce et sa force de symbole. Il lui suffirait de l'évoquer pour accomplir, lui, aussi, les difficiles besognes qui l'attendaient.

Ranson avait trouvé l'école de Mussy-sous-Dun, dans un état désastreux. Les bâtiments certes en étaient solides, et assez bien distribués : au rez-de-chaussée, le logement de l'instituteur, cuisine et grande chambre commune, qui occupait l'aile gauche ; à droite, un four désaffecté qui servait de bûcher, par où l'on accédait à la mairie. Le premier étage comprenait la salle de classe et des pièces-débarras. La bâtisse était serrée entre la cour et un pré appartenant à la famille Duvernois. Une belle famille, avec quatre filles si pareilles qu'on les eût prises pour la même personne à des âges différents. Dans la prairie se trouvaient des noyers anciens et une fontaine couverte, où vivait une eau glacée, brillante comme une larme gigantesque. Mais le prédécesseur de Ranson manquait de conscience. Une

partie des élèves suivaient les cours d'instituteurs ambulants de médiocre qualité, soutenus par le maire Sabatier, qui leur avait confié ses deux fils. Parmi ceux qui restèrent fidèles à l'école publique, soixante à peine, peu montrèrent de sérieuses dispositions pour l'étude.

La moitié de la population était illettrée. Jean-Baptiste luttait pendant plusieurs mois pour reprendre en main tout ce monde, cours d'adultes étaient désertés : il les rétablit d'autorité chaque soir après six heures et demie. Il eut bientôt une trentaine d'auditeurs, adolescents, soldats libérés, même des adultes mariés. La récompense de sa ténacité lui vint au mois d'août 1864, sous forme d'un prix officiel : *Voyages anciens et modernes*, d'Édouard Chardon, en deux volumes illustrés, aux armes de l'Empire imprimées sur le plat de la reliure. L'annonce de cette distinction parut dans le bulletin de l'Instruction publique de Saône-et-Loire : elle était contresignée par l'Inspecteur d'Académie et par l'Inspecteur primaire, monsieur Caudry. Le jour où il reçut son prix de cours d'adultes, Ranson se sentit payé de ses épuisantes répétitions, de ses veilles, de la tension qui lui créait autour des tempes des pulsations douloureuses.

- Enfin l'État commence à s'intéresser à nous, dit-il à sa famille attablée devant une omelette aux herbes. Il était grand temps.
- Tu devrais envoyer une lettre de remerciement à monsieur Caudry, dit Madeleine que rajeunissaient ses bandeaux réguliers et sa jupe de toile mieux ajustée.
- Oui, dit Jean-Baptiste. Et si je pouvais, je remerciais aussi le ministre monsieur Duruy, qui se démène pour l'école primaire. A présent, les communes pauvres vont bénéficier de l'enseignement gratuit. Nous allons toucher de meilleurs salaires, et de meilleures retraites.
- Ce ne sera pas de trop, dit Madeleine.

Ranson respira profondément. La saveur piquante des fines herbes mêlées à l'omelette onctueuse, l'orgueil de son prix, son équilibre retrouvé multiplièrent ses forces. Il se sentait de taille à instruire à lui seul une ville entière.

- Joseph, dit-il soudain avec enthousiasme, il me semble que nous n'avons pas fait de latin depuis fort longtemps.
- Oui, papa, dit Joseph qui sentit son être en proie à une contraction unique, lui bloquant le souffle et la pensée.
- Tout à l'heure, nous nous mettrons à Tacite, dit Ranson avec une expression joyeuse.
- Oui, papa répéta Joseph effondré.

La reprise du latin signifiait pour lui l'entrée inévitable au Séminaire de Saint-Genis-Laval, dont Ranson avait entendu parler par les Pères de Chauffailles, et auquel il faisait de plus en plus souvent allusion. Elle signifiait aussi la séparation d'avec des amis qui lui étaient devenus très chers : entre autres les voisins Duvernois, dont les filles, toutes quatre habiles tisseuses, questionnaient avec admiration Joseph sur ses lectures, sur ses projets, lui apprenant en retour, par jeu plutôt que par intérêt, le maniement du polissoir et de la navette. Mais surtout, l'adolescent se désespérait de perdre son camarade Pierre Michelot, de deux ans plus âgé que lui : grand, large, le visage assuré, comme soutenu par une fine moustache noire, ce dernier réussissait à l'école presque aussi bien que Joseph ; il se distinguait en particulier en calcul au point que Jean-Baptiste avait décidé le père Michelot, cordonnier rude mais honnête, acquis aux idées républicaines, à laisser son fils préparer l'École normale de Mâcon. A la rentrée d'octobre, Pierre devait manger et coucher chez les Ranson, pour éviter de perdre du temps en longs trajets.

Ce jeudi-là, Joseph était sur le point de le rejoindre au hameau de Janvier, où habitait la famille Michelot, lorsque Jean-Baptiste parla de reprendre les leçons de latin. Les jeunes gens avaient projeté d'observer une couvée de perdrix, dénichée au mois de juin par Pierre, puis de pêcher au panier dans le ruisseau de Mussy-sous-Dun ; ils seraient revenus à la maison d'école avec leur friture de vairons et d'épinoches, qu'on appelait des piquoux ; ils auraient lu dans le grenier, où Ranson avait installé un colombier... Le repas s'acheva dans un silence chaud et lourd. Madeleine débarrassa la table en bougonnant. La place nette, Joseph s'assit devant le gros Tacite que son père ouvrit en sifflant de satisfaction : un sifflement de reptile ironique, pensait Joseph, qui déjà n'était plus dans la cuisine. En lui la partie de pêche liait ses épisodes noyés de soleil ; le rire sourd de Pierre Michelot traversait les premiers commentaires de Jean-Baptiste, qui présentait à son fils l'oeuvre de l'historien latin. On entreprit de traduire la mort de Sénèque. Ranson donna à Joseph les mots qu'il jugeait difficiles, puis il lui ordonna de construire. L'adolescent hésita, bafouilla, se perdit dans la célèbre phrase qui fait de Sénèque la préfiguration d'un martyr. Sous la table, le sabot de l'instituteur battait la mesure d'une polka imaginaire. Madeleine excédée avait emmené les enfants au jardin. La traduction venant très mal, Jean-Baptiste conçut des soupçons. Il poussa Joseph sur les règles de syntaxe élémentaire, puis sur les conjugaisons. En quelques mois, l'apprenti latiniste avait oublié la plus grande partie de ses connaissances. Ranson s'énerva, tapota la table de ses doigts hâlés. Comme Joseph éperdu ne pouvait lui réciter le présent du verbe *utor*, il le gifla à la volée. Joseph porta la main droite à sa joue enflammée ; deux larmes rebondies glissèrent jusqu'à ses lèvres d'enfant boudeur. Il les avala : elles avaient le goût du malheur.

— Ne pleure pas, dit Ranson d'une voix sèche. Tu ferais mieux de réviser tes verbes irréguliers et tes déclinaisons. Cet après-midi, je n'ai pas le temps de m'occuper de toi en détail. J'ai mon tableau de recensement à compléter et mon *livret d'écolier* à mettre au point. Mais demain soir, je t'interrogerai sur les vingt premières pages de la grammaire. Tâche de les savoir ab-so-lu-ment par cœur.

Jean-Baptiste gagna la salle de mairie, le front bourrelé de ses trois rides familières, luttant contre la honte de cette gifle, qui l'assailait de légères morsures.

Joseph prit sa grammaire, siffla le basset Finaud, qu'on avait amené de Chalmoux, et qui vieillissait ; puis il fila vers le hameau de Janvier. A mi-route, il rencontra Michelot qui, ne comprenant pas son retard, venait aux nouvelles, chargé d'un panier et d'une musette.

- Mon père m'a giflé pendant la leçon de latin, dit Joseph d'une voix sombre.
- À ta place, dit Pierre Michelot impassible, je flanquerais ce livre au feu.
- Ce n'est pas la gifle qui me fait le plus mal, dit Joseph. C'est le latin. Cette fois, il est à peu près sûr que je vais entrer au séminaire de Saint-Genis-Laval.
- Excellente occasion de voir si tu as la vocation religieuse, dit Michelot d'un ton persifleur.
- Qu'est-ce que tu ferais, toi, si on te mettait au séminaire ? demanda Joseph soudain agressif.

Il envia la carrure de Pierre, son regard impitoyable, son visage équilibré comme un paysage bourguignon.

- Avec les idées de mon père, dit Michelot, je ne cours pas grand risque. Mais il me semble que, dans ton cas, je ferais un sérieux examen de conscience. Par simple honnêteté. Trop de choses me paraissent incohérentes dans la création : la maladie, la mort, les tremblements de terre. Si Dieu existe, je doute qu'il soit bon, ou même conscient.

— Comment peux-tu dire des horreurs pareilles ? dit Joseph saisi de vertige.

Il connaissait les arguments de Pierre, qui n'altéraient pas leur amitié. Jamais toutefois ils n'avaient pénétré aussi profond en lui, comme des pointes barbelées où se déchirait sa certitude.

— Tu es un homme, ou une mauviette ? dit Michelot. Prends tes responsabilités.

— Je verrai, dit Joseph, que la pudeur empêchait de crier à son ami : "Adieu les lectures communes, adieu les discussions sur la montagne de Dun, adieu les échappées étincelantes sur la Loire, le Charollais et le Morvan."

Pour éviter de partir à la dérive, il ajouta avec une résolution factice :

— Allons au ruisseau. Nous regarderons tes perdrix en revenant.

La pêche fut fructueuse. Pierre Michelot avait apporté du pain, de la saucisse sèche, et une chopine de vin blanc. L'alcool, la chaleur enveloppante, la hantise de perdre son ami et sa liberté exaltèrent Joseph. Le rouge crépuscule, au lieu de l'apaiser, fortifia en lui les conseils de Michelot. Le spectacle des perdrix, qui trottaient dans leur cage basse, le bouleversa. L'une d'elles, que Michelot avait baptisée Grisette, semblait déjà répondre à l'appel de son nom. Joseph Ranson comprit qu'il n'aurait pas la force de renoncer à ces plaisirs qui coïncidaient avec ses muscles, avec ses yeux, avec les vibrations les plus secrètes de son être. "Plus de latin, plus de séminaire", se disait-il dans sa simplicité farouche. Il quitta Pierre en lui serrant les mains vigoureusement, comme un volontaire qui marche vers une mission mortelle.

En revenant à la maison d'école, le jeune Ranson trouva sa mère dans l'ancien fournil qui servait de bûcher et de buanderie. Madeleine surveillait la cuve pleine de linge qui bouillait sur une vieille chaudière. Par l'étroite porte inférieure, elle poussait dans le foyer un fagot entier de genêts. Les flammes orangées fascinèrent l'adolescent. D'une main il palpa la grammaire latine qu'il avait glissée dans une poche de sa veste de toile, réservant la musette de Michelot aux poissons gluants.

— Maman, lui dit-il, après avoir exhibé sa friture, va donc te reposer. Je surveillerai bien ton feu.

— Mon garçon, dit Madeleine dont la face était irriguée de sueur, ce n'est pas de refus. J'en profiterai pour faire manger Anne-Marie pendant que Sophie s'occupera de Gros-Louis.

Elle sortit, s'essuyant les mains à son devantier gris. De l'autre côté du mur, dans la salle de mairie, Jean-Baptiste toussait et remuait des dossiers. Joseph tira la grammaire latine de sa grande veste de toile, écarta avec peine le cuveau et jeta le livre dans le brasier aux chatoiements violets. Une fusée d'étincelles craquantes monta vers le plafond. En cet instant, l'adolescent eût souhaité être surpris par son père. Il resta immobile, vide, ne se possédant plus, comme si une créature étrangère se fût glissée dans sa propre enveloppe.

Le lendemain, Joseph ne dit rien à Pierre Michelot. La journée se traîna jusqu'au soir parmi des souffles chauds qui expiraient sur les murs comme des mouches ivres. Une heure avant le souper Jean-Baptiste interpella son fils.

— Allons, apporte-moi la grammaire, et récite moi les cinq premières déclinaisons.

— Je n'ai plus la grammaire, dit Joseph d'une voix décolorée, mais ferme. Je l'ai jetée hier soir dans la chaudière.

— Dans la chaudière ? mais pourquoi ? s'écria Ranson que la stupeur empêchait d'éclater de colère.

— Tue-moi si tu veux, murmura Joseph, baissant la tête et fermant les yeux. Mais je ne peux plus faire de latin dans les conditions que tu sais.

— Va-t'en, cria Ranson, va-t'en, ou bien...

Une rapide prière lui évita de prononcer les paroles qui auraient traduit sa fureur envahissante, de laisser son poing s'abattre sur la figure de son fils. Jean-Baptiste se précipita dans le jardin, suffoquant, déjà honteux d'avoir amené Joseph à cette décision extrême. Madeleine s'approcha de l'adolescent qui s'engourdissait dans son désespoir.

— Mon ch'tit gars, murmura-t-elle, tu as bien fait. Laisse faire. Ton père se calmera bien...

Le père se calma trop, au gré de Joseph. Pendant plusieurs jours, il ne fit aucune allusion au livre brûlé. Mais il n'adressa plus la parole à son fils directement, ni en classe, ni à la maison. Quand leurs regards se croisaient, ceux de Jean-Baptiste se détournaient très vite. Il se rappelait trop tard que lui-même avait repris à zéro ses études de latin. Mais il en voulait à Joseph de l'avoir poussé à détruire un livre pour lequel il éprouvait un attachement presque superstitieux. Au bout d'une semaine, l'adolescent n'y tint plus. L'attitude de son père, qu'il croyait méprisante, lui devint insupportable : il n'était qu'un vaurien, il devait se racheter. D'ailleurs les propos hérétiques de Michelot foisonnaient en lui, le menaient parfois au bord de la défaillance absolue. On eût même dit que Sophie, Anne-Marie et Gros-Louis le rejetaient de leur petite communauté. Joseph profita un soir d'une allusion involontaire de Jean-Baptiste au séminaire de Saint-Genis-Laval pour tenter de reconquérir sa place parmi les siens.

— Papa, dit-il en maîtrisant le plus possible sa voix frémissante, si tu voulais, j'entrerais bien au séminaire dont tu parles.

— Joseph, dit le père en ajustant fortement ses mains l'une à l'autre, tu ne pouvais pas me causer une plus grande joie. Grâce à toi, Dieu bénira notre famille. Maman va s'occuper tout de suite de ton trousseau...

Madeleine s'essuya les yeux d'un revers de poignet. On ne sut pas si elle pleurait de bonheur ou de chagrin. Le basset Finaud écrasé de chaleur et de vieillesse, poussa sous la table une série de sanglots précipités : il rêvait sans doute qu'il poursuivait un mulot dans la campagne. Joseph se pencha pour caresser ses flancs qui sentaient le chaume frais et la terre remuée. Huit jours plus tard, il partait pour le séminaire de Saint-Genis-Laval, l'âme repliée sur ses trésors de soleil et de rosée. Désormais la maison sembla privée de son feu follet.

De ce départ, Jean-Baptiste se consola plus facilement que Madeleine. La perspective d'avoir un prêtre dans sa famille le vengeait de sa propre renonciation, le reliait par mille élancements d'orgueil souterrains à ses parents du Briançonnais qui avaient porté soutane, et surtout au chanoine Lombard, dont il rêvait souvent depuis sa mort. Cette joie essentielle, qui compensait son ennui de Joseph, s'accrut avec l'Encyclique *Quanta Cura*, que le pape publia en décembre 1864, augmentée du *Syllabus*. Menacé dans son pouvoir temporel, Pie IX se rattrapait par son intransigeance. Il condamnait l'État laïque, la liberté de conscience, et la souveraineté du peuple. Il posait le droit de l'Église à l'éducation de la jeunesse, l'indépendance de l'Église à l'égard de l'État, la plénitude de l'autorité pontificale. Ces principes absolus enchantèrent Ranson, et le rassurèrent. Les élections de 1863 avaient amené à la Chambre une dizaine de républicains. Il était temps pour les catholiques de se ressaisir, de dresser par leur engagement un barrage contre la décomposition de la morale et de la religion. La subite vocation de Joseph n'était-elle pas un signe, envoyé par la Providence, d'encouragement et d'approbation ?

Jean-Baptiste, sa conscience profonde ainsi satisfaite, put se consacrer à la rédaction définitive du livret scolaire auquel il travaillait à ses moments de loisir. Quand il le jugea bien au point, il le soumit au jugement du curé Radisse. Son prénom réel était Barthélémy, mais il

se faisait volontiers appeler César, en raison disait-il, de son caractère autoritaire. En fait, il ressemblait plutôt à Mirabeau : tête énorme, face boutonneuse, œil d'un bleu éclatant. Son corps atteignait un volume impressionnant. Le curé Radisse buvait bien, mangeait encore mieux, prenait deux repas de suite si les circonstances l'exigeaient. Mais il n'admettait pas que l'on se moquât de son embonpoint. Lors d'une précédente retraite à Autun, ses confrères se cotisèrent pour acheter, lui révélèrent-ils, une locomotive qui pût le ramener à Mussy-sous-Dun. Furieux, le curé Radisse quitta le grand séminaire avant la clôture de la retraite.

Dans la cuisine du presbytère, la lumière de décembre se déposait sur les pommes aux lueurs adoucies. Le prêtre examina avec attention le livret d'écolier, qui comprenait vingt-quatre pages. A partir de la quatrième, chacune possédait une attribution spéciale : état-civil de l'élève et de ses parents, certificat de scolarité, notes de l'année scolaire pour l'assiduité, le silence, la sagesse, l'ordre, la propreté, le travail, la diligence, classées par mois, l'état des progrès en fin d'année dans les dix matières d'enseignement, depuis le chant jusqu'au dessin linéaire; enfin les notes obtenues chaque mois en instruction religieuse, lecture, écriture, calcul et orthographe. La deuxième page était occupée par une dédicace que Ranson avait entièrement rédigée :

— *Enfants du peuple qui remplissez nos écoles, c'est pour vous, c'est pour vos parents que ce livre est fait :*

pour vous, afin que vous en fassiez un objet d'honneur, en remportant chaque jour une victoire sur la paresse et l'ignorance, et en méritant que votre instituteur n'y inscrive que de bonnes notes ;

pour vos parents, afin qu'en leur présentant chaque mois ce livret, et en y voyant la preuve de votre bonne conduite et de vos progrès, il soit pour eux un sujet de joie et de satisfaction.

Plus tard, quand vous serez des hommes, il sera pour vous un précieux souvenir ; il vous rappellera les heureuses années que vous avez passées sur les bancs de l'école, les efforts que vous aurez faits pour vous instruire et pour devenir sages et vertueux.

Vous y retrouverez le nom de vos chers instituteurs, de ces hommes à oui vous devez le savoir et la vertu, et pour lesquels votre bon cour conservera, faite votre vie, des sentiments de respect, d'affection et de reconnaissance.

— Votre livret est d'une rigueur et d'une clarté parfaites, dit le prêtre.

— Je n'y ai pas grand mérite, dit Ranson. Je me suis inspiré, en le complétant, du livret qu'on utilise depuis longtemps dans les lycées et les collèges, ainsi que dans les petits séminaires.

— Je regrette seulement, reprit le curé Radisse, que votre dédicace, par ailleurs si heureuse dans ses formules, ne fasse pas la moindre mention de Dieu. Elle pourrait être signée par M. Duruy, à qui elle fera plaisir, si elle lui vient sous les yeux.

— J'y ai pensé, monsieur le curé, dit Jean-Baptiste d'un ton vif. Mais je ne voulais pas empiéter sur votre domaine. Les enfants ont déjà leur catéchisme.

— N'importe, dit le prêtre avec impatience, j'aurais préféré que Dieu fût associé à l'école publique. La foi n'a que trop tendance à se perdre.

— C'est peut-être qu'il y a trop de mauvais pasteurs, dit Ranson qu'irritait la remarque du prêtre. Au reste, le *Syllabus* est là pour indiquer la voie aux purs catholiques.

L'instituteur et le curé s'appréciaient, et se recevaient à dîner plusieurs fois par mois; mais

ils s'entendaient rarement. Jean-Baptiste éprouvait du mal à découvrir une réelle spiritualité sous la carcasse boursouflée de César-Barthélémy Radisse.

— Et maintenant, dit ce dernier d'un ton acerbe, que comptez-vous faire de ce chef-d'œuvre ?

— Tenez-vous bien, dit Ranson. J'ai l'intention de le faire tirer par un lithographe aux frais de la commune.

— Jamais M. Sabatier n'engagera cette dépense, dit le curé avec un accent de triomphe amer. Lui qui ne trouve même pas le moyen de remettre en état le clocher et la toiture de l'église.

Un courant de solide hostilité s'échangeait entre le maire et le curé. L'ecclésiastique, en dépit d'une laryngite incommode, malmenait chaque dimanche en chaire M. Sabatier. Il lui arriva même de le comparer à une girouette docile à tous les vents, sauf celui de l'esprit.

— En tout cas, je lui poserai la question dès demain, dit Jean-Baptiste en prenant congé.

— Je vous souhaite bonne chance, dit le cure d'un ton hargneux.

M. Sabatier vint à la mairie le lendemain soir. L'instituteur exhiba son livret, M. Sabatier le lut, secoua sa tête osseuse, mais ne dit rien, selon sa coutume. Au milieu de son collier de barbe rousse, ses lèvres dessinées sur un axe vertical devinrent encore plus semblables à une bouche de goujon.

— La mairie pourrait se charger de l'impression lithographique, suggéra Jean-Baptiste.

Le mot "lithographique" inquiéta M. Sabatier. Il roula une cigarette et l'alluma : deux filets de salive se mirent à couler dans les rigoles ménagées à l'extrémité de ses lèvres. Il sortit de son embarras en invoquant les finances assez basses de la commune. Ranson lui demanda de se renseigner sur les prix, quand il irait à la sous-préfecture.

— On verra, dit Sabatier d'un ton inspiré. Il faudrait d'abord que j'en parle aux conseillers municipaux.

Il leur en parla, mais d'homme à nomme, et pour critiquer le projet de l'instituteur. Ce dernier n'en conçut pas un ressentiment excessif. Il était habitué aux virevoltes du maire, à sa manie de modifier ses instructions au dernier moment, pour se donner de l'importance, avec des gestes si larges qu'il était prudent de se tenir à un bon mètre de lui. On pouvait tout attendre de cet original qui signait tantôt à l'encre bleue, tantôt à l'encre rouge, qui exigeait que les noms propres fussent soulignés de plusieurs traits aux couleurs républicaines.

Le tirage au sort, pour la commune de Mussy-sous-Dun, provoqua un scandale exceptionnel. Cinq des conscrits appelés ne répondirent pas. Le sous-préfet demanda sèchement où se trouvaient les réfractaires. On finit par découvrir qu'ils étaient morts depuis plusieurs années. Le sous-préfet interpella le maire, qui rejeta l'entière responsabilité de cette monstrueuse erreur sur son secrétaire de mairie, bien que l'un des disparus fût le fils de son propre fermier. On raya les cinq noms et l'on procéda au tirage au sort. Rentré à Charolles, le sous-préfet fit un rapport sévère à la Préfecture. Le premier magistrat du département avisa aussitôt Jean-Baptiste qu'il lui supprimait son traitement de secrétaire pendant un trimestre. Cette décision faisait perdre trente francs à Ranson. Il en informa M. Caudry, l'inspecteur primaire, qui lui proposa de l'accompagner à la sous-préfecture. Mais, malgré cet appui, malgré les compliments du sous-préfet, il fut impossible d'obtenir l'annulation de l'arrêté.

En quittant la sous-préfecture, Jean-Baptiste dit à M. Caudry avec une fureur contenue

:

— Je suis très honoré de ce que m'a dit ce digne fonctionnaire. Mais ce ne sont pas des compliments que je suis venu chercher ici, c'est du pain pour ma famille et pour moi. Comme je ne veux pas être la victime de la bêtise et de la négligence de M. Sabatier, je vais écrire à l'Empereur pour lui demander justice.

— Vous avez raison, dit l'inspecteur primaire. Je vous enverrai une lettre d'éloges que vous joindrez aux autres pièces.

Ranson composa son dossier avec soin : il l'enrichit de témoignages fournis par des pères de conscrits.

— Si ces preuves, et la lettre de monsieur Caudry ne persuadent pas l'Empereur, dit Jean-Baptiste à sa femme en fermant le paquet, je veux bien être damné.

En attendant qu'on lui rendît justice, Ranson obtint de M. Sabatier l'impression de son livret, qui fut distribué aux élèves à la fin du mois de janvier. La couverture était en carton brun moucheté de blanc; les traits et les divisions étaient tracés en rouge. Ce registre porta un coup très dur aux colporteurs qui s'établissaient instituteurs ambulants pendant l'hiver. La maîtrise et la science de Ranson firent le reste. Il récupéra une vingtaine d'élèves. La défection la plus remarquée vint du maire : il enleva ses deux garçons aux colporteurs pour les mettre à l'école communale.

— Après cela, murmura le maire à Ranson, vous ne direz plus que je vous veux du mal.

"Jusqu'aux prochaines rosseries que tu déborderas dans mon dos, pensa Jean-Baptiste. Le coquin a mauvaise conscience depuis l'affaire des conscrits morts, ajouta-t-il à sa femme. Peut-être n'est-il pas très tranquille non plus à cause de ma requête à l'Empereur."

Marie-Sophie Ranson mourut le 5 février 1865, après avoir souffert près d'un an de terribles rhumatismes articulaires. Jean-Baptiste attendait cette nouvelle presque chaque jour. Elle ne le surprit pas, mais elle creusa en lui un remous de tendresse et de remords. Le soir, à toute sa famille il fit désormais répéter : "Sainte Marie, mère de Dieu, faites que notre mère et grand-mère Marie-Sophie soit au ciel parmi les justes." Gros-Louis, alors âgé de trois ans, se montrait le plus habile à débiter la formule. Ses grosses menottes bien jointes, sa face pleine et rougeoyante lui donnaient l'allure d'un évêque florissant, qui enchantait Jean-Baptiste. L'enfant distançait sans peine Anne-Marie, fragile comme un roseau desséché, et surtout Sophie, dont les lèvres formaient avec lenteur des mots qu'elle comprenait, mais qui échappaient à son contrôle.

Dans sa lettre, Alexandre Ranson pressait son frère de venir le plus tôt possible à Chantemerle pour la succession. L'instituteur ne put s'y rendre que quelques semaines plus tard.../. Ranson comprit que son pays natal était resté présent en lui : il suffisait d'un air plus vif, plus riche en oxygène, pour le ranimer et le faire surgir devant lui, frais et neuf, pour ainsi dire éternel.../...

Ni Alexandre ni Juste ne voulurent prendre l'initiative du partage.../. En revanche, Juste tendit à son frère le billet qu'il avait signé lors de son mariage en avance d'héritage, et qui valait mille francs. Jean-Baptiste plaqua le papier avec violence sur la table.../...

— Tu devrais avoir honte de me réclamer cette somme, gronda-t-il. Est-ce que moi je vous compte les quatre années, de 1844 à 1847, pendant lesquelles j'ai fait le travail d'un tâcheron ? .../...

Ranson profita de son passage à Lyon pour rendre visite à Joseph au Séminaire de Saint-Genis-Laval. Il l'attendit dans le parloir. Il vit venir à lui un adolescent méconnaissable,

à la démarche lente et mesurée, les mains jointes, les yeux baissés.

- Comment trouves-tu le séminaire ? demanda Jean-Baptiste d'une voix un peu rauque.
- Très bien, dit Joseph avec douceur. Nous sommes convenablement nourris, et les Pères s'occupent de nous avec diligence.
- Bien, dit le père d'un ton posé, je suis content de te voir dans des dispositions aussi élevées. Si tu as quelque ennui, écris-nous. Je ferai un saut jusqu'ici.
- Oui, mon père, eut Joseph retombant d'un bloc dans sa rêverie mystique.

Ranson rapporta la scène à Madeleine sans rien lui cacher de sa surprise. Trois jours plus tard, ils reçurent de Joseph une lettre qui les bouleversa.

Mes chers parents, écrivait-il, je ne peux plus retenir le secret qui m'étouffe. Je m'ennuie terriblement au séminaire. Trop de choses me manquent : vous-mêmes, mes soeurs et mon frère, Pierre Michelot, mes bois et mes champs. Je pense sans cesse à nos veillées familiales. Quand papa est venu me voir, j'ai éprouvé une envie folle de courir vers lui et de me jeter dans ses bras. Mais le Supérieur nous avait bien recommandé de modérer nos instincts de tendresse, et de nous dominer. J'ai pleuré toute la nuit suivante. Priez pour moi, mes bien chers parents, pour que j'aie la force de me dévouer tout entier au service de Dieu...

Le soir, Madeleine et Jean-Baptiste causèrent longuement de Joseph, allongés l'un près de l'autre. Depuis leur départ de Chalmoux, une sérénité amoureuse tendait à s'installer entre les deux époux. Il convenait de maintenir cette transparence d'où naissait une tendresse qui ne devait rien à la nuit de la chair.

- Ne nous affolons pas, conclut Ranson qui sentait Madeleine inquiète. Il peut encore s'habituer. Ce sont les premiers mois les plus durs.

Nous irons le voir au mois d'avril, dit Madeleine d'une voix résolue. S'il n'est pas bien, nous le retirerons du séminaire. Et je me charge de dire deux mots au Supérieur.

- Je ne comprends pas cette dureté, murmura Ranson que cette perspective rendait morne et faible.

Cette obsédante déception, le silence de l'Empereur, son deuil récent, enfin l'angoisse d'une nouvelle grossesse de Madeleine rongèrent sournoisement les forces de Ranson. Au mois d'avril, ainsi qu'ils l'avaient projeté, ils rendirent visite à Joseph : le séminariste avait encore maigri, sa voix était devenue flûtée, presque immatérielle. Il prétendit qu'il s'habitua à sa nouvelle vie, et s'excusa de sa défaillance. Mais Madeleine ne s'y trompa point. Elle prédit à son mari que Joseph ne serait pas prêtre. N'eût été l'insistance du Supérieur, elle eût ramené son fils à Mussy-sous-Dun. Ranson revint chez lui très déprimé. Une maladie mystérieuse commença à l'assaillir, par petites pointes de faiblesse et de sueur. Il réussit à tenir jusqu'à la naissance du sixième garçon, qui vint au monde le 10 juin 1865, et qui reçut le prénom de Jean. L'accouchement se fit dans des conditions normales. Mais l'enfant semblait fragile, et gémit sans vigueur, d'un cri de lapin mourant. Jean-Baptiste eut à peine le temps de remercier Dieu, et s'alita deux jours plus tard. Madeleine, encore chancelante, l'installa dans la cuisine pour le soigner plus commodément. Chaque jour, vers dix heures du matin, l'instituteur passait par trois états qui secouaient sa carcasse délabrée. D'abord une chaleur géante l'enveloppait, lui enflammant les membres et la tête; dès que la sueur l'inondait, un flux glacial s'insinuait en lui. Ses dents, ses bras grelottaient au point que le drap de dessus s'animait d'un tremblement visible. Le frisson achevé, le malade glissait dans une prostration totale. Pour

comble de malchance, la femme de ménage que l'on avait engagée à Chauffailles dut partir au bout d'une semaine. Madeleine, désespérée, vidée de son énergie, se voyant déjà veuve, fit appel au curé César Barthélémy Radis se. Ce dernier plissa l'immense front qui surplombait son visage bouffi.

— Vous allez tout de suite donner une purgation à votre mari, dit-il en adoucissant sa voix roulante et sonnante. Moi, je vais prévenir le docteur Chevalier, de la Clayette. Je crois qu'il serait bon aussi que vous fassiez revenir Joseph. Il pourrait vous aider, et aider Pierre Michelot à tenir la classe.

Dès le début de sa maladie, Jean-Baptiste avait écrit à M. Caudry que l'école continuerait à fonctionner, qu'il avait un excellent suppléant en la personne d'un grand élève qui préparait sous sa direction l'École normale de Mâcon. Michelot s'épuisait à faire régner l'ordre dans la classe, avec le concours d'un jeune bouilleur de cru - un brandevinier, comme on disait alors -, un nommé Dial, originaire de Charlieu, âgé de vingt ans, qui désirait farouchement compléter son instruction. Il prenait pension chez un voisin. Le grand Dial, assis au pied de la chaire, lançait parfois des "chut" puissants qui traversaient la salle comme un vol sifflant d'oiseaux et suscitaient des rires en cascade chez les élèves, de qui sa douceur était bien connue.

Le médecin de la Clayette diagnostiqua une fièvre muqueuse. Il prescrivit des remèdes qui furent impuissants. Au contraire, Ranson se mit à délirer pendant les montées de température. En lui subsistait une conscience lointaine, submergée par les rafales de douleur et de dépression ! par elle il prenait connaissance de sa propre anarchie, s'en désespérait, mais ne pouvait discipliner ses souvenirs, ses sentiments, ses pensées, confondus dans une infernale sarabande. Ses fautes passées, colères, duretés, désirs, tentations, revenaient en lui déformées, grimaçantes, semblables aux monstres qui ornaient certains chapiteaux d'Iguerande. Madeleine affolée écrivit au Supérieur de Saint-Genis-Laval qu'il renvoyât d'urgence son fils Joseph. Elle songea même à alerter sa sœur Juliette, qui lui avait offert de venir passer quelques jours près d'elle.

Au soir de sa quinzième journée de maladie, Ranson crut mourir. Son lit s'enfonçait à une vitesse vertigineuse entre des patois d'ombre incertaine : où arriverait-il au terme de cette chute qui confondait son corps et son âme dans une épouvantable unité ?

— Un prêtre, murmura-t-il en joignant ses mains translucides, je voudrais un prêtre...

Voilà que des masses d'ombre qui tournoyaient dans la chambre, pareilles aux ténèbres d'avant la Genèse, se forma une soutane surmontée d'une figure lunaire, se forma une deuxième soutane sans visage, avec une tache longue et pâle qui soudain se garnit de lèvres épaisses, d'un fort nez, de fentes étroites d'où irradiaient des regards mouillés.

— Joseph, balbutia Ranson... Joseph en prêtre... c'est toi... qui vas... me donner... l'ex... trême... onction...

— Pas encore, dit le curé Radisse avec force, je connais quelqu'un qui va vous fournir un remède extraordinaire. Votre grand Dial est parti le chercher à la Clayette.

Jean-Baptiste ferma les yeux, abandonna ses mains, chaudes comme des plaques de métal, à la fraîcheur du lit. Joseph était là, il pouvait mourir en paix.

Le brandevinier Dial se tendit chez un certain Janot, qui lui remit contre cinq francs un produit pareil à de la confiture rouge, contenu dans un pot de moutarde.

— Cent sous, ce n'est pas donné, s'écria l'élève de Ranson.

— Je devrais vous demander dix francs, répliqua l'autre. Allez, emportez-moi ça vivement.

Sous trois jours, votre malade sera guéri.

Il ne mentait pas. Au bout de quarante-huit heures, la fièvre diminua, puis disparut. Ranson reprit très vite une entière lucidité, et se mit à absorber le bouillon gras, le poulet, les fruits cuits que Madeleine lui servait plusieurs fois par jour. Ses forces lui revinrent si bien qu'il put diriger la classe de son lit. Matin et soir, il se faisait rendre compte des exercices par Joseph, qui secondait Pierre Michelot avec une énergie inattendue. De sa couche, l'instituteur écoutait le sourd fourmillement des sabots qui raclaient le plancher au-dessus de sa tête. Un jour de juillet, le bruit se multiplia, devint tumulte traversé de sifflets, de cocoricos et de miaulements. Jean-Baptiste rejeta son drap, écarta Madeleine affolée, et entreprit de gravir l'escalier qui menait au premier étage. L'apparition de l'instituteur, en chemise, avec ses mollets desséchés, et sa longue barbe grise, figea les élèves. Ranson n'eut aucun mal à repérer les bouches pétrifiées, encore façonnées pour imiter les cris d'animaux.

— Toi, toi, toi, s'écria-t-il en trouant l'air d'un doigt raidi par la fureur, vous me ferez deux cents lignes. En attendant, au piquet, et à genoux.

Il redescendit l'escalier dans une buée tiède, les jambes tremblantes.

Jusqu'aux vacances, Pierre Michelot et Joseph purent remplir sans difficulté leur tâche de sous-maîtres. Vers la fin de l'année scolaire, Jean-Baptiste vérifia les cahiers des élèves : hormis quelques maladroites, et des longueurs, ils étaient presque aussi bien tenus que sous sa direction.

— Tu ferais un fameux marchand de participes, dit-il en souriant à Joseph.

— Cela ne me déplairait pas, dit Joseph d'une voix menue.

Il se sentait l'âme transportée d'une ivresse légère, rendue à peine matérielle par l'odeur d'encre, de craie, et de vieux livres, qui enveloppait le souvenir de sa récente expérience.

— Tu ne veux donc plus être prêtre ? demanda Ranson avec précaution.

— Je ne crois pas avoir la vocation, dit le jeune homme qui abaissa ses paupières longues pour ne pas céder à l'abîme d'espérance qui s'ouvrait sous lui.

— Eh bien, dit Ranson d'une voix redevenue ferme, tu seras marchand de participes, comme mon père et comme moi-même... ou plutôt instituteur... c'est mieux... Je te préparerai à l'École normale avec Pierre Michelot.

— Papa... oh papa... dit Joseph en se précipitant bras écartés vers son père.

Toute une existence frémissante et vierge reflua en lui : dans la salle déserte, par-dessus l'épaule de son père, il voyait la vallée de Mussy-sous-Dun s'ajuster exactement au ciel par la couture ondulante de l'horizon. L'univers reprenait sa plénitude. Il ferait bon se creuser une place, en compagnie de Pierre Michelot, dans cette vie hospitalière, où les hommes vivaient à l'aise à condition d'en respecter le rythme et la respiration.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! dit l'instituteur en pressant ses mains contre le dos de Joseph pour en éprouver l'émouvante chaleur. Après tout, moi non plus je n'ai pas revêtu la soutane. On ne peut pas aller contre la Providence... Mais le trousseau de normalien coûte cher, et je ne peux pas te le payer. Il te faudra le gagner.

— Je ferai comme les gens de Mussy, dit Joseph avec allégresse. Je tisserai de la soie. Les filles Duvernois m'ont appris ; il paraît que j'ai un fameux coup de batte. Tu n'auras qu'à m'acheter ou me louer un petit métier.

— Je ne peux pas le renier, pensa Jean-Baptiste avec orgueil. C'est un fils de ma race, et il engendrera des fils qui nous ressembleront.

Ranson et son fils redescendirent dans la cuisine. Une soupe aux légumes frais cuisait

sur le fourneau. Le petit Jean dormait dans la salle commune, le visage déjà marqué par son départ. De la buanderie, de l'autre côté du vestibule, arrivaient des rires et des clapotis. Madeleine baignait Anne-Marie et Gros-Louis avec l'aide de Sophie.

— Ma femme, dit Ranson en tirant Joseph par la main, je te présente notre nouvel instituteur.

— Jésus-Marie, s'écria Madeleine, j'aime mieux cela que...

— Mais comme il faut un prêtre dans la famille, coupa Jean-Baptiste, ce sera Gros-Louis qui sera le prochain curé Ranson. Hein, Gros-Louis, tu veux bien être curé ?

— Moi, serai curé, cria Gros-Louis, en appliquant sur l'eau de la cuve deux claques puissantes.

— Cu-ré, dit Sophie les yeux brillants.

Elle grimpa jusqu'aux pièces du premier étage qui servaient de débarras, se mit à fouiller dans une malle remplie de vieilles frusques. Ce soir-là, Gros-Louis très excité prit place à table serré dans un panneau de tablier noir usagé, qui figurait une soutane élémentaire.

— Moi, i s'rai curé, répétait-il sans se lasser.

Son père l'embrassa et lui permit de souper dans cette tenue imaginée par Sophie. Il était ordinaire que l'esprit divin manifestât ses signes par l'intermédiaire des simples.

Le deuxième jour des vacances, Ranson reçut la visite d'un de ses collègues, M. Pélot, qui habitait Châteauneuf, pittoresque bourgade bâtie sur le Sornin. Chauve, bedonnant, mesurant ses gestes et ses paroles, M. Pélot présenta à Jean-Baptiste ses souhaits de rétablissement définitif, puis tira de l'une de ses grandes poches le livret d'écolier imprimé par la commune de Mussy-sous-Dun.

— Je l'ai eu par les parents d'un de vos élèves, dit le visiteur. Quelle admirable initiative ! Avec votre permission, je compte le faire reproduire par la commune de Châteauneuf. Bientôt tout le sud du département l'utilisera.

— Son seul mérite est d'être clair et précis, dit Ranson animé d'une légère fièvre d'orgueil.

— Non, dit M. Pélot. Il a le mérite de mettre à sa vraie place l'enseignement primaire. On nous a trop longtemps ignorés, et méprisés.

— C'est bien pour cela que je prépare mon fils à l'École normale, dit Jean-Baptiste. Joseph, cria-t-il, les pommettes enflammées viens saluer M. Pélot.

— Je prépare aussi un élève à l'École normale, dit le visiteur. Un bon gamin, sérieux et taciturne. Il s'appelle Perrin, Jean-Marie. Il faudra que Joseph vienne le voir à Châteauneuf. Peut-être seront-ils ensemble à Mâcon... Vous aussi, Ranson, ajouta-t-il, vous viendrez admirer nos vieilles maisons et notre église incrustée au flanc de la falaise.

— Oui, s'écria Ranson dominant avec peine son enthousiasme, nous avons besoin de nous réunir et de nous soutenir.

Son excitation intérieure se nuançait d'attendrissement M. Pélot était connu pour ses idées libérales; il n'allait jamais à la messe; mais il passait à juste titre pour un excellent maître. Sa visite imprévue suscita en M. Ranson une chaleur, une force qui hâtèrent sa convalescence. Il vit s'ouvrir devant lui une région débarrassée d'embûches, prête à engendrer de modestes, d'infinis bonheurs.

Ils arrivèrent à la file avec l'automne, portés par le vent d'Ouest qui arrachait au soleil de jaunes et tièdes lambeaux. D'abord la Société de secours mutuels attribua à Ranson une indemnité de cent francs. Puis son traitement de secrétaire de mairie fut rétabli par l'Empereur ; et surtout, le ministre Victor Duruy lui décerna une mention spéciale pour ses cours d'adultes. La remise du diplôme se fit au début de novembre, sous la présidence du

conseiller général de Chauffailles. Ce dernier prononça un discours devant le maire, le curé, et le conseil municipal au complet Ranson y répondit par une improvisation dans laquelle il célébrait les vertus d'ordre, d'équilibre et de droiture, qu'il jugeait appartenir en propre au corps des instituteurs. Le prix consistait dans le "Mémorial de Sainte-Hélène", relié aux armes de l'Empire.

Le curé César-Barthélémy Radisse affirma à Ranson que son discours était infiniment supérieur à celui du conseiller général. Il eut le tort de le répéter devant le maire, déjà aigri par la décision de l'Empereur de rendre son traitement à Jean-Baptiste. M. Sabatier se crut visé : dès la rentrée d'octobre, il retira ses fils de l'école communale pour les confier aux Pères de Chauffailles. Il résolut en même temps de favoriser en sous-main les instituteurs ambulants, quand ils reviendraient avec l'hiver. En attendant, il se remit à répandre des propos malveillants sur la dureté, sur l'avarice, sur la bigoterie de Ranson. L'instituteur sentit une colère brûlante se former et végéter en lui.

Un soir que M. Sabatier le félicitait pour son travail de marne, l'instituteur croisa les bras et lui dit, ses yeux noirs luisant de fureur au fond de la pénombre montante :

- Monsieur le maire, je n'ai pas besoin de vos compliments. Je fais ma besogne le mieux que je peux. Il me suffit d'avoir l'estime de mes concitoyens. Quand vous cesserez de dire du mal de moi, dans mon dos, alors j'accepterai vos éloges. Pour le moment, vous pouvez les garder pour vous.
- Voyons, voyons, bégaya le maire, ne vous fâchez pas, monsieur Ranson, ne vous fâchez pas...

Il referma ses lèvres verticales, essuya d'un revers de main la salive qui dévalait sur son menton, et quitta la mairie. Le lendemain, il écrivit une lettre de dénonciation, la quatrième en deux ans, à l'inspecteur primaire : M. Caudry la lut, haussa les épaules et la mit de côté avec les autres. A l'occasion, il les montrerait à M. Ranson pour en rire avec lui.

Le petit Jean mourut au début du mois de décembre. Le jour de l'enterrement, devant la fosse, Joseph, resta muet, paralysé, aveugle. Ses pensées partaient en lambeaux, pareilles aux nuages gris et noirs qui s'effilocheaient sur la vieille église romane de Dun. En rentrant à la maison d'école, le jeune homme s'effondra dans les bras de sa mère : les larmes le délivrèrent de la révolte glacée qui lui pétrifiait le cœur et les membres. Mais elle revint le visiter les nuits suivantes.

Dans ces circonstances, Pierre Michelot se révéla un ami énergique et compréhensif. Il réussit à persuader son maître de reprendre sa place parmi les quinze chantres de Mussy-sous-Dun, de multiplier les réunions avec les collègues des bourgs voisins, entre autres avec M. Pélot, de Châteauneuf, qui plaisait aux jeunes gens par son intelligence lucide. On le soupçonnait d'appartenir à une *Marianne*, à l'une de ces sociétés secrètes où se rencontraient les instituteurs républicains. Mais jamais il n'y fit allusion. Michelot entreprit aussi de démontrer à Madeleine Ranson que le petit Jean n'aurait de toute manière pas vécu, ou qu'il aurait connu une existence souffreteuse. Toutes ces consolations glissaient sur Joseph, n'entamaient pas son inquiétante mélancolie.

- Voyons, lui dit Pierre Michelot un des derniers soirs de décembre, tu ne vas pas te laisser couler ainsi. Avec la préparation à l'École normale, et ton métier de canut, tu ne devrais pas avoir le temps de rêver sur ce qui est, sur ce qui aurait pu être. Cela ne ramènera pas Jean.
- Ce n'est pas sa mort qui me navre, dit Joseph en feuilletant sans le voir son livre

d'arithmétique. C'est la raison de sa mort Je ne comprends pas que Dieu accable à ce point mes parents, qui sont de fidèles et sincères chrétiens.

- Qui te dit que Dieu est responsable de cette mort ? dit posément Pierre Michelot. Ta mère a connu les pires soucis pendant qu'elle allaitait son enfant. Son lait était mauvais, voilà tout. Est-ce que tu n'as pas déjà perdu un frère dans les mêmes conditions ?
- C'est vrai, dit Joseph troublé.

Les épaules de Michelot lui cachaient la moitié de la fenêtre rougie par le crépuscule. Son visage sans vibration s'ordonnait autour de ses yeux marron clair et de sa fine moustache noire. Derrière ce masque, où la vie battait à lentes pulsations, se formaient des idées pleines et sûres, nées de rapports rigoureux entre es. Joseph se sentit soudain seul; il eut le sentiment que, pendant son séjour à Saint-Genis-Laval, son ami avait changé. Il arrivait à Michelot de passer des soirées entières chez les Duvernois, ou le jeune Ranson refusait de le suivre, prétextant son travail, ou sa fatigue.

- Moi, dit Michelot en poussant ses galoches sur le cubilo encore tiède, j'ai l'esprit mathématique. Il y a deux façons d'expliquer les événements : par des raisons divines, qui nous échappent, et par des causes immédiates, que nous pouvons comprendre. En ce moment je me contente des dernières.
- Tu as bien de la chance, soupira Joseph. Moi, je ne suis pas un esprit mathématique, tu t'en aperçois tous les jours, quand mon père nous fait travailler en calcul. Je suis un esprit sensible, et je me cramponne à Dieu tant que je peux, pour ne pas être écrasé par le monde qui m'entoure.
- Le meilleur moyen de ne pas être écrasé, articula Pierre Michelot, c'est d'avoir de bons muscles, de bons réflexes, et une bonne digestion. Tu es triste parce que tu es faible. Regarde ton père. Il joue de l'harmonium, il chante aux offices, il reçoit ses collègues. Il se remue, lui ; il réagit C'est un homme.
- Si je pouvais lui ressembler ! dit Joseph.
- Rien de plus facile, affirma Michelot. A condition que tu suives mes conseils. D'abord, tu devrais prendre une bonne amie. Tu es joli garçon ; tu n'aurais qu'à choisir.
- Penses-tu, s'écria Joseph en rougissant avec violence. Qu'est-ce que dirait mon père ?
- Est-ce que tu crois qu'il s'est gêné pendant sa jeunesse, lui ? demanda Michelot.
- Je n'en sais rien, murmura Joseph rendu stupide par cette question aux résonances ironiques.

Comme chaque samedi, Jean-Baptiste avait laissé le cubilo s'éteindre. L'ombre et le froid, partis des coins de la classe déserte, rétrécissaient le golfe de tiédeur où baignaient les jeunes gens, tout entiers habités d'une inquiétude indistincte qui se raccordait à la marée grisâtre du soir.

- Tu n'es pas obligé de prendre une fille trop près de l'école, reprit Michelot.
- Cette allusion aux filles Duvernois éclaira l'esprit de Joseph.
- Est-ce que par hasard tu n'aurais pas une bonne amie TRÈS près de l'école ? dit-il en se frottant les joues, où montaient de brèves boules enflammées.
- Exactement, dit Michelot dont la vont devint étrangement rauque. L'aînée des Duvernois et moi... Bref, nous nous marierons après mes trois ans d'École normale... Tiens, c'est pour elle que j'élève la perdrix Grisette... tu sais, celle qui répond si bien à son nom... C'est mon fétiche...
- Tu seras reçu, dit Joseph d'un ton prophétique.

Les confidences de Michelot ouvraient en lui un monde sans profondeur, une sorte d'éclaircie de ciel lavé par les pluies.

- Si j'étais aussi bon en français qu'en calcul, dit Pierre Michelot, je serais sûrement reçu. Mais voilà... Quand j'ai un proverbe à développer, ou une pensée, au bout de six lignes, je n'ai plus rien à dire.
- Pierre, dit Joseph, à partir de lundi, je t'aiderai à faire tes devoirs de français. En échange...
- En échange, dit Michelot, je te trouverai une bonne amie... aussi jolie que l'aînée des Duvernois...

Joseph sourit. Des forces nouvelles se levaient en lui, qu'il découvrait avec émerveillement, et dont il prenait conscience avec une angoisse furtive d'enfant curieux.

L'hiver de 1866 menaçait de nouveau la santé de Joseph. Son père lui fournissait chaque jour des problèmes, des dictées, des rédactions, qu'il travaillait en commun avec Pierre Michelot. Son ami s'exprimait dans un style embarrassé : Joseph lui corrigeait ses lourdeurs et ses fautes de plan. Les cours d'adultes, dont il surveillait une partie avec Michelot, le tissage de la soie, qui lui rapportait environ douze francs par mois, ne laissaient guère de loisirs au jeune Ranson. Les heures niaient comme le sable; la nuit recréait en lui ses occupations du jour, plus fiévreuses, plus incohérentes. A ce régime, il devint irritable, maigrit, se mit à saigner du nez fréquemment. Des terreurs anciennes se renouvelèrent dans l'aine de Madeleine Ranson, façonnée au malheur. Elle consulta le docteur, qui ordonna pour Joseph de la tisane de lichen et du sirop de Tolu, à prendre chaque matin dans un bol de lait de chèvre. On hésita longtemps sur le choix de la pourvoyeuse. L'unique bête de la mère Duvernois était indisponible. Pierre Michelot conseilla aux Ranson de s'adresser à la famille Corneloup, qui habitait au hameau de la Roche une vaste maison blanche viable de fort loin. Le père et la mère y vivaient avec deux garçons qui fréquentaient l'école communale, et une fille de dix-huit ans, nommée Virginie, belle, brune sérieuse, habile à tisser la soie. Michelot n'avait pas indiqué cette famille au hasard : il était persuadé qu'une amourette serait pour son camarade plus efficace que le sirop de Tolu et la tisane de lichen.

Le premier matin que Joseph monta à la Roche, par un chemin qui semblait aboutir au ciel pétrifié, il fut reçu par M^{me} Corneloup, puissante paysanne aux yeux gais. Le jeune homme lui exposa le motif de sa visite. Aussitôt elle appela sa fille qui tissait la soie dans une pièce voisine.

- Virginie, laisse ton métier et va tirer un bol de lait à la Têtue, dit-elle d'une voix aux légères dissonances. C'est la plus riche... Poux le fils de l'instituteur...

Joseph connaissait Virginie pour l'avoir aperçue à la messe, ou à la fête patronale. Quand elle revint dans la cuisine il fut saisi par la pureté de la jeune fille : ses yeux d'un noir étincelant, ses joues mates, ses doigts longs et minces semblaient avoir été créés à l'instant dans le vent froid, dont elle portait l'odeur minérale sur sa jupe grise et ses cheveux sombres.

- Voilà, dit Virginie, soulevant très haut ses paupières, qui découvraient des prunelles profondes comme la nuit.
- Je m'excuse, dit Joseph, il faut d'abord que je boive mon sirop de Tolu.
- Vous n'aurez qu'à laisser votre bouteille à la maison, dit Mme Corneloup. Ce sera plus facile.
- Je veux bien, dit Joseph... D'autant plus qu'à l'occasion, je demanderais volontiers conseil

à mademoiselle Virginie. Je fais un peu de tissage pour payer mon trousseau d'École Normale. Et j'aurais bien besoin d'une *maîtresse de soie*.

Il ne se rendait même pas compte qu'il mentait. L'odeur du lait frais, du bois qui brûlait dans la cheminée, l'immense carrelage rouge, ces deux visages de femmes si semblables, et pourtant déjà séparés par le vieillissement, tous ces détails renouvelaient et précisaient l'émotion qu'il avait éprouvée dans sa récente conversation avec Michelot.

— Oh, dit Virginie formant un soutire qui rendit soudain sa figure très jeune, presque enfantine, je ne serais pas une maîtresse bien savante. Mais si cela peut vous tendre service...

Leurs regards s'unirent et se confondirent. Joseph, qui avait déposé sa cuiller poisseuse sur la table, cessa de percevoir son corps et le circuit tumultueux de son sang. Il conservait juste assez de conscience pour jouir de la présence miraculeuse de Virginie. Si elle disparaissait, lui-même n'existerait plus. Le jeune homme rentra à Mussy en sifflant les airs de Béranger.

— Le docteur avait raison, s'écria Madeleine. Le lait de chèvre t'a déjà donné des couleurs.

Six semaines plus tard, les familles Ranson et Corneloup se recevaient à la veillée plusieurs fois dans le mois. On commentait le journal de Saône-et-Loire ; Jean-Baptiste lisait pour tout le monde "Le Bossu", de Paul Féval, alors donné en feuilleton. On chantait, on mangeait des gaufres. Au printemps, quand la cure de lait de chèvre fut terminée, Joseph avait repris des forces, et ne saignait plus du nez. Il prétexta son tissage pour demander à Virginie de descendre le plus souvent possible à la maison. Sa rêverie grandissante lui fit d'ailleurs commettre deux graves maladroites. Avec un cigare qu'il fumait en travaillant, il fit un trou d'un centimètre de diamètre dans une pièce de soie. A quelques jours de là, son polissoir, qui avait une dent, déchira la trame sur la moitié de la largeur de l'étoile. En ces occasions, il échappa à grand-peine aux deux francs d'amende que voulait lui infliger le commis de la maison lyonnaise. Joseph sut exploiter sa gaucherie : il fit valoir qu'il avait encore fort à faire pour posséder les dernières ressources du métier, entre autres la fabrication des foulards à plusieurs navettes, mieux payés que la lustrine ou l'étoffe de parapluie.

— Virginie, lui disait-il à chaque visite, mon polissoir est trop rond ; veux-tu me le racler ?... J'ai des cordons de cassés, je ne sais pas les arranger... Il y a un fil sorti de la lice, je ne sais pas le passer...

Virginie raclait, arrangeait, tirait, soumise par les lèvres sinueuses de Joseph, par ses yeux d'où s'épanchait pour elle une tendresse douce et continue, qui la faisait penser à l'exhalaison des violettes. La soirée finie, le jeune homme reconduisait sa compagne jusqu'aux premières maisons de la Roche.. La nuit veloutée les enveloppait, mais le croissant de lune, les étoiles bleuâtres maintenaient en eux une pureté qu'ils ne pensèrent jamais à détruire. Ils se quittaient en se serrant la main, se signifiant avec leurs doigts enlacés leur joie de se trouver beaux, de frémir l'un par l'autre, de s'endormir sans inquiétude : demain ramènerait sa plénitude de sourires, de paroles, banales pour les autres, mais pour eux si chargées de reconnaissance et de complicité qu'ils croyaient les inventer à mesure.

Leur manège amoureux n'échappa point à Madeleine Ranson.

— Regardez ces deux-là, s'écria-t-elle un soir d'Avril. Ils se mangent des yeux.

Cette remarque tira l'instituteur de son travail : il recopiait deux poèmes qu'il venait d'achever, l'un sur le vieux Mussy, que lui avaient demandé ses élèves du cours d'adultes, l'autre, un cantique en l'honneur du Sacré-Cœur, dont une statue devait prochainement prendre place dans l'église. Ranson considéra Joseph et Virginie qui souriaient, le visage

incendié de plaisir et de honte. Cette passion lui donna à penser. Le lendemain, avant la classe, Jean-Baptiste emmena son fils dans le jardin.

— Joseph, lui dit-il en s'efforçant d'atténuer la sévérité de sa voix, as-tu l'intention d'épouser Virginie Corneloup?

— Je ne sais pas, dit l'adolescent devenu très pâle.

— Il faudrait le savoir, répliqua Ranson déjà irrité.

— Nous sommes aussi sérieux l'un que l'autre, dit Joseph d'une voix basse, mais ferme.

— J'en suis persuadé, dit Jean-Baptiste, en qui se formait le souvenir de sa première aventure avec Rosette. Mais vous n'empêcherez pas les gens de jaser... Surtout si tu continues à raccompagner Virginie le soir.

— Pierre Michelot fréquente bien l'aînée des Duvernois, dit Joseph d'un ton soudain agressif. Personne n'y trouve à redire.

— Pierre Michelot ne rencontre jamais la fille Duvernois en dehors de sa famille, répliqua Ranson. D'ailleurs il a deux ans de plus que toi. C'est presque un homme. Je te trouve bien jeune pour entretenir des illusions en Virginie. Je ne t'interdis pas de la fréquenter. Mais ne t'alanguis pas avec elle. Songe à ton travail d'abord. Si tu te sens du vague à l'âme, puise dans ma bibliothèque. Lis, et fais lire Pierre Michelot ; cela lui sera plus utile que de roucouler avec la fille Duvernois.

— Virginie ne m'empêche pas de travailler, au contraire, dit Joseph éperdu.

Les insinuations de son père créaient en lui un personnage différent de ce qu'il croyait être : un être trouble, menacé d'il ne savait quelles turpitudes. Renier Virginie, c'eût été se détruire lui-même.

— Tu traverses une période difficile, dit Jean-Baptiste avec une douceur inattendue. Il te faut des dérivatifs... Pourquoi ne composerais-tu pas des poèmes, comme moi ?... Tiens, je veux te lire ceux que j'ai mis au propre hier soir. Nous avons encore dix minutes avant la rentrée...

Il entraîna Joseph, en qui les pensées tourbillonnaient comme des feuilles sèches; L'instituteur tira, les deux poésies d'un carton et se mit à les lire.

Joseph regarda son père : il le trouva terrible et beau comme un prophète à la barbe grisonnante. Les deux strophes lui parurent s'appliquer exactement à son propre cas. La pensée de Virginie naquit en lui, se prolongea par un sanglot profond, que la rentrée des élèves empêcha de crever. Mais, le soir, dans la petite chambre qu'il partageait avec Pierre Michelot, Joseph attendit que son camarade ronflât en toute sérénité pour pleurer son amour décoloré, déjà lointain et presque insaisissable.

Les relations entre Virginie et le jeune Ranson devinrent ce qu'avait suggéré Jean-Baptiste, une amitié courtoise, à peine nuancée de galanterie. Les visites de Joseph à la Roche s'espaçèrent, puis cessèrent complètement à la rentrée d'Octobre 1866, lorsque Ranson intensifia la préparation de ses deux candidats. Dès lors Michelot et son camarade, toujours astreints à seconder leur instituteur, disposèrent de rares loisirs. Joseph ne rencontra plus Virginie que dans les réunions de famille, La jeune fille n'était pas sotte. Au-delà des sottes, et des paroles aimables, qui n'avaient guère changé, elle devina que le fils Ranson ne lui vouait plus la même adoration secrète. Son âme simple et droite ne s'en étonna point. Joseph Ranson, avec son intelligence brillante, son goût de l'étude, son ironie, était promis à une destinée que ne pouvait partager une tisseuse de soie. Avant la fin de l'année, Virginie se laissa fiancer à un boucher de Chauffailles, qui venait s'approvisionner à la ferme des Corneloup.

Joseph accueillit la nouvelle avec une émotion étrange, qui vibrait en lui comme une cloche continue, grave, un peu triste. Il présenta ses félicitations à mademoiselle Corneloup, et lui souhaita le plus grand bonheur possible. Une nouvelle passion le tenait, qui lui procurait une ivresse plus vertigineuse, plus absolue, moins coupable aussi que la pensée de Virginie. Il puisait chaque jour dans la bibliothèque de son père, en ramenait des brassées de livres qu'il lisait avec Pierre Michelot.../... Joseph prit de lui le goût de l'histoire.../...

Les jeunes gens s'enthousiasmèrent d'une récente initiative prise par un certain Jean Macé, qui avait proposé, le 25 octobre 1866, de fonder une Ligue de l'enseignement identique à celle qui existait déjà en Belgique. Un sergent de ville parisien, un conducteur-chef au chemin de fer de Lyon, et un tailleur de pierres envoyèrent à Macé chacun cinq francs par an. Le 15 novembre, le fondateur de la Ligue invitait ses éventuels partisans à lui envoyer leurs adhésions et leurs oboles. Monsieur Pélot vint exprès de Châteauneuf pour apprendre cette nouvelle aux Ranson, en brandissant le numéro de l'Opinion Nationale où il l'avait lue.

- Je m'inscris pour cinq francs, dit-il à Jean-Baptiste, cependant qu'il s'assénait de grandes claques sur son ventre garni d'un gilet à carreaux noirs et blancs. Et vous ?
- Moi, dit Ranson d'une voix rugueuse, je ne sais pas... Je préfère attendre.
- Attendre, toujours attendre, dit monsieur Pélot, qui témoignait une excitation inhabituelle... On ne se battra jamais assez pour défendre un métier où les mille petites servitudes quotidiennes finissent par faire de la grandeur.
- Excusez-moi, dit Ranson un peu honteux, mais sous ce rapport, je fais confiance à M. Victor Duruy.
- Justement, dit M. Pélot, dont le crâne chauve se colorait d'un flux rose vif, Jean Macé se réclame de lui. Le 25 octobre, il a écrit qu'il ne souhaitait pas de meilleur chef que lui pour notre vaillante armée d'instituteurs.
- En ce moment, dit Ranson désespéré, je ne suis pas très-argenté...
- Voulez-vous que je vous prête cinq francs ? s'écria son collègue.
- Non, merci, dit Ranson d'un ton sec. En toute franchise, je préfère attendre.
- A votre aise, dit M. Pélot. Moi, je n'attends pas... Mais nous restons amis quand même, ajouta-t-il en se levant.
- Je l'espère, dit Jean-Baptiste profondément remué, mécontent de lui-même, mais retenu par un suprême scrupule indéfinissable.

Joseph et Pierre Michelot avaient assisté à la scène. Le soir, dans leur chambre froide, ils discutèrent de l'attitude de leur instituteur.

- Je ne comprends pas mon père, dit Joseph. Au fond, je suis sûr qu'il grille d'envie d'envoyer cent sous à Jean Macé.
- Sa religion le soutient, mais elle l'entrave, dit Michelot d'un ton sentencieux. A cause de ses principes absolus, il a failli faire de toi un curé, et il t'a poussé à quitter Virginie.
- Je ne lui en veux pas, dit Joseph en détournant la tête vers la fenêtre, où s'acharnait un vent furieux. C'est un homme sincère. Il est sans doute le premier à souffrir de son intransigeance.

Joseph ne se trompait guère. Ranson se sentait divisé entre son respect du *Syllabus* et son souhait tenace, passionné, de voir s'améliorer la condition de l'instituteur. Sa crainte des républicains l'engageait à une prudence qu'en secret il qualifiait parfois de lâcheté.

Les autorités catholiques prirent bientôt position contre la Ligue de l'enseignement. Cette attitude accrut les angoisses de Ranson. Il n'aimait guère les ultramontains ; leurs

excès choquaient sa gratitude envers l'Empereur, et son patriotisme, que n'arrivaient pas à ébranler les revers du Mexique. Au début de décembre, il se libéra de son propre désarroi, le jour où le curé César-Barthélémy Radisse lui parla de la Ligue de l'enseignement.

- La malice est un peu grosse, lui dit le prêtre en se frottant les mains, violacées par le froid. Cette association n'est qu'un paravent qui dissimule un complot républicain.
- Rien ne le prouve, dit Jean-Baptiste d'un ton hargneux. Les propos du curé Radisse l'agaçaient, lui présentaient une caricature de ses réflexions personnelles.
- Comment ? s'écria le prêtre avec une violence subite, est-ce que par hasard vous seriez d'accord avec les buveurs de sang ?
- Nullement, dit Ranson, mais je ne suis pas non plus d'accord avec les chrétiens aveugles et fanatiques, qui s'opposent au développement de lumières.
- On voit que vous fréquentez Monsieur Pélot, dit le curé Radisse avec un sourire qui se perdit dans sa face charnue.
- Je fréquente tous ceux qui me paraissent honnêtes et vertueux, répliqua Jean-Baptiste.

Le prêtre haussa les épaules, et regagna sa cure à travers la neige fraîche. Ranson demeura immobile devant la fenêtre, les regards noyés dans la masse blanche qui s'ajustait exactement aux ondulations du sol. Il se sentit seul. Les rires de Gros-Louis, qui taquinait Sophie, le ramenèrent dans une chaleur vivante, source de joie, et d'infinie pitié pour les créatures fragiles qu'ils étaient tous.

Un épisode parfaitement mesquin aggrava les divergences du prêtre et de l'instituteur. Ce dernier, pour honorer son collègue Pélot, avait commandé un lièvre à un braconnier du pays. Le matin de la réception, le chasseur apporta la bête à l'école. En passant devant la cure, il décida de saluer le prêtre.

- Qu'est-ce que vous avez là-dedans ? demanda le curé Radisse en voyant la veste gonflée du braconnier.
- Un lièvre, pour M. Ranson, dit l'autre.
- Il y a longtemps que je n'ai pas mangé de lièvre, dit le curé dont le nez se tordait à droite, à gauche, comme celui d'un épagneul excité. Vendez-le-moi.

Le chasseur, un peu simplet, n'osa pas refuser. Quand il arriva chez Ranson, la veste plate, l'instituteur croisa les bras et lui dit avec une colère contenue :

- Mon ami, chose promise, chose due. Si j'étais chasseur, et que l'Empereur m'eût demandé ce lièvre, je n'aurais pas cédé.

Le braconnier mortifié rapporta ces paroles au prêtre, en les déformant. De ce jour, le curé Radisse cessa de rendre visite à Jean-Baptiste. Il le saluait de brefs coups de chapeau.

- Il peut garder ses saluts, dit Ranson à Madeleine. Son amitié était trop démonstrative et trop égoïste pour durer longtemps.
- Tu parles toujours plus vite que le vent, dit Madeleine avec amertume. Quand sauras-tu tenir ta langue ?
- Le seul ennui, dit Ranson soucieux, c'est que mes effectifs vont en souffrir, et en même temps ma rétribution scolaire.

Il avait vu juste. Les plaintes du curé Radisse, la propagande du maire enlevèrent un bon tiers des élèves de l'école communale. Les instituteurs ambulants profitèrent des circonstances. Les familles leur acquittaient une redevance moins élevée, mais leur enseignement était d'une qualité médiocre : les enfants écrivaient mal, lisaient en ânonnant, n'allèrent pas même jusqu'à la division. De discipline il n'était pas trace. Jean-Baptiste

considéra la défection de ses élèves comme une offense personnelle. Sa fureur grandit quand il sut que M. Sabatier avait octroyé un local à ses concurrents ignares. Il se vengea de cette manœuvre déloyale en composant contre le maire une pièce satirique en treize strophes de huit vers. Celle-ci connut les honneurs de la lecture au début de janvier 1867, devant la famille Ranson, à laquelle s'étaient joints M. Pélot et son élève Jean-Marie Perrin, qui dans quelques mois allait se présenter à l'Ecole normale de Mâcon avec Joseph et Michelot. L'assemblée salua les derniers vers de rires et d'applaudissements vigoureux. Le maire n'en aurait jamais rien su sans une imprudence de Joseph, qui laissa traîner dans le placard aux archives un sonnet où il était question d'un goujon vaniteux et salivant. Le maire trouva la pièce, où il se reconnut sans peine, et quelques vieux brouillons que Jean-Baptiste avait jetés dans la corbeille à papier. Le lendemain, le niais écrivit à l'inspecteur une lettre très dure, dans laquelle il demandait le déplacement d'une famille aussi peu respectueuse des autorités légales.

Au mois de février, M. Caudry transporta sa redingote noire et sa barbe soignée jusqu'à Mussy-sous-Dun. Il y arriva dans la soirée, en plein cours d'adultes. Jean-Baptiste dictait un texte de Rousseau, sur l'île Saint-Pierre, à quarante adolescents attentifs. Il était triste. Deux jours auparavant, il avait appris la mort de sa sœur Thérèse. Il évoquait le chalet presque désert désormais, enlacé par les mêmes tourbillons de vent qui hantaient ses nuits d'enfant. Ces visions se superposaient au texte de Rousseau, créaient chez l'instituteur un monde étrange, sans nette distinction entre le présent et le passé. Pourtant il accomplissait son travail avec conscience : afin d'éviter les bavardages et la perte de temps, il avait adopté la méthode suivante : les forts écrivaient la dictée intégrale; les faibles ne prenaient que les phrases prononcées à voix plus basse. M. Caudry s'amusa beaucoup de ce stratagème. La dictée achevée, les élèves partis, l'inspecteur primaire tira de sa serviette un paquet de lettres. Ranson reconnut l'écriture de M. Sabatier.

- Voilà un dossier impressionnant contre vous, dit M. Caudry. Cinq lettres de dénonciation. Pour ma part, je n'en suis plus à déplacer un maître, surtout quand il est excellent, sur simple réclamation du maire. Mais je tenais à vous avertir de toutes ces manœuvres.
- Monsieur l'inspecteur, dit Jean-Baptiste d'une voix où passait une imperceptible lassitude, je ne me plais plus ici. Je suis brouillé avec M. le curé, pour des bêtises. Les manigances du maire m'irritent et m'épuisent. Les élèves retournent aux colporteurs qui leur vendent une science de mauvaise qualité. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous rédigerai une demande officielle de changement.
- Combien avez-vous déjà occupé de postes ? demanda M. Caudry.
- Sept, monsieur l'Inspecteur, dit Jean-Baptiste sans hésiter.
- Et vous n'êtes pas fatigué par tous ces déménagements ? dit l'inspecteur. Vous n'aimeriez pas achever votre carrière dans un poste où vous connaîtriez mieux vos élèves, où vous pourriez constater les effets de votre enseignement ?
- J'ai été l'un des premiers, au concours de 1861, dit Jean-Baptiste à réclamer la stabilité de l'instituteur. La Providence ne l'a pas voulu pour moi. L'administration non plus.
- Je vois deux postes qui vous conviendraient, dit M. Caudry. Joncy, et la Guiche. Prenez vos renseignements, et rédigez-moi une demande officielle.

Le silence s'établit dans la salle de classe où la lampe à huile créait des remous de clarté jaunâtre, plaquait de mouvantes marbrures sur les tables que le frottement des coudes avait polies. Des rafales secouèrent les portes et les chéneaux : elles semblèrent à Ranson les

symboles gémissants et fluides de ses propres déceptions, sur son métier, sur sa fille Anne-Marie, qui se recroquevillait, qui allait peut-être mourir comme sa tante Thérèse, sur la pauvre Sophie, à qui il apprenait difficilement à lire, et contre laquelle il lui venait de terribles impulsions de colère, sur lui-même enfin, qui n'arrivait jamais à se dominer parfaitement.

— Mon Dieu, pria-t-il dans une suprême défense de son être démantelé, donnez-moi la force de supporter vos épreuves... Monsieur l'inspecteur, prononça-t-il à haute voix, après une inspiration profonde, faites-moi l'honneur de souper avec nous. Ma femme a préparé pour ce soir une poule bouillie avec des carottes et des navets.

— Tout l'honneur sera pour moi, dit M. Caudry. Et pour la poule...

Ranson attendit le printemps pour visiter le poste de Joncy, chef-lieu de canton situé entre Montceau-les-Mines et Saint-Gengoux-le-National. Par économie, il parcourut à pied les quatre-vingts kilomètres qui l'en séparaient, s'aidant au début d'une petite lanterne de corne, car il était parti à trois heures du matin. Son séjour dans la bourgade dura exactement vingt minutes. Jean-Baptiste demanda au maire, personnage des plus rustres, si le secrétariat de mairie était réservé aux instituteurs.

— Oui, dit le maire, aux instituteurs en retraite.

Ranson salua et reprit la route. Il parvint à Mussy-sous-Dun à la grand-nuit, le corps et l'esprit flottants, ayant marché vingt-quatre heures, sans boire, ni manger, ni se reposer. On lui donna de bons renseignements sur la Guiche, qui avait été son chef-lieu de canton, lors de son séjour à Pouilloux. Ce nom remua en lui des tendresses intérieures, acheva de le décider à solliciter ce poste, proche du village où était né Joseph.

— Hein, ma femme, dit-il à Madeleine au moment de rédiger sa demande, qu'est-ce que tu en penses ? Tu n'aimerais pas revenir dans la région de nos premières amours ? Tu te rappelles ?...

Des franges de nuit tumultueuses se levèrent en eux, images sans épaisseur et sans chaleur, qui prenaient racine dans leurs corps apaisés, comme domptés par les deuils et les fatigues.

M. Caudry répondit presque aussitôt que Ranson obtiendrait sans doute le poste de la Guiche. Cette nouvelle, répandue par le maire, qui la tenait du conseiller général, réjouit les ennemis de l'instituteur, mais consterna la plupart des habitants, et dans les premiers Pierre Michelot, qui bouda Ranson toute une journée.

— Qu'est-ce que je vais devenir loin de vous ? lui dit-il le lendemain, les doigts crispés sur son veston d'alpaga noir, au risque d'en déchirer le col rond. J'ai, grand-peur de ne pas être reçu à l'École normale, et si vous partez, jamais je ne retrouverai un maître comme vous...

— Il ne te reste qu'à tout faire pour être reçu, dit Ranson soulevé par ce chagrin, mais désireux de ne pas s'attendrir.

Pierre Michelot ne répondit pas. Deux ans de fiévreuse existence commune avec les Ranson lui semblaient se dissoudre dans cette phrase banale. Il réfléchit longuement à la manière dont il pourrait signifier à son instituteur la gratitude qui, chaque matin, se développait en lui comme une aurore, bien qu'il n'admît pas les vues intransigeantes de Ranson. Il ne trouva rien de mieux que de lui apporter, dans une petite cage, la perdrix Grisette qu'il destinait à l'aînée des Duvernois. Ranson se crut transporté plus de trente ans en arrière; il revit son camarade Charasse, le hors-la-loi de Gap, et le rossignol dont il lui avait fait présent. Où étaient maintenant ce rouquin maigre, qui se vantait d'être républicain ? Englouti comme toutes choses dans le torrent universel...

La perdrix s'adapta fort bien à son nouveau domaine. Dès l'aube, elle caquetait au pied du lit de Ranson, jusqu'à ce qu'il lui eût répondu. Le jeudi, l'oiseau le précédait au jardin, gobait les œufs de fourmis, les vermisseaux que la bêche de Jean-Baptiste amenait au jour. Puis, quand il remettait son vieux veston, elle sautait dans l'allée et piétait devant lui à petits sauts précis.

"Les bêtes sont comme les hommes, se disait Ranson. Dieu leur a donné plus ou moins d'intelligence."

Grisette connut une fin pitoyable. Madeleine Ranson l'écrasa entre le mur et le lit qu'elle était en train de refaire. L'oiseau tenta de repousser la force géante qui lui broyait la poitrine, abaissa sur son œil terni une paupière épaisse, et crispa ses pattes fragiles. Gros-Louis enterra la perdrix au fond du jardin, et lui marmotta des bribes de *De Profundis*. Sophie gémit jusqu'au soir, d'une plainte monocorde, inarticulée comme celle d'une bête. Ranson lui-même fut navré de cette fin, mais il ne versa pas de larmes. Il professait qu'ici bas on ne doit pleurer que ses péchés.

Pour la première fois de sa vie, Pierre Michelot fut frappé d'une terreur superstitieuse : de toute évidence, la mort de Grisette préfigurait son échec à l'Ecole normale. Il partit pour Mâcon, avec Joseph et l'instituteur, sans pouvoir se libérer de ce pressentiment, bien qu'il se traitât d'imbécile et de créature préhistorique. Le voyage acheva de porter le désordre dans ses idées. Les voitures publiques coûtant trop cher, Ranson avait décidé qu'on ferait à pied les soixante-trois kilomètres qui séparaient Mussy-sous-Dun de la préfecture. Michelot n'était pas habitué aux longues marches comme ses compagnons. Le trajet l'épuisa. Il fit une épreuve de mathématiques très moyenne. En composition française, on demanda aux candidats d'expliquer pourquoi ils sollicitaient leur entrée à l'Ecole normale. Pierre Michelot perdit la tête : il écrivit qu'il voulait être instituteur pour ne pas être astreint au service militaire. Le correcteur sabra sans pitié sa copie. Joseph Ranson fut déclaré admissible. A l'oral, il eut la surprise et la joie de se voir interrogé en arithmétique par l'inspecteur primaire Caudry. Le jeune Ranson resta stupide.../... Jean-Baptiste Ranson, M, Pélot, d'autres collègues attirés par la discussion, souriaient ou haussaient les épaules.../.. Plusieurs semaines après l'oral seulement, il sut qu'il était reçu treizième sur seize élèves admis.

— C'est un mauvais nombre, dit Madeleine Ranson en faisant le signe de croix.

— Ma pauvre maman, dit Joseph, est-ce que tu crois par hasard que je vais rester à cette place ?

En lui se profilaient déjà des soirées studieuses et chaudes, toute une activité de son esprit tendu jusqu'à l'ivresse. Son classement médiocre le touchait moins que l'échec de Pierre Michelot.../..

L'automne avait plaqué sur les crêtes et les creux de Mussy-sous-Dun des écailles vertes, ocre, rouges, fondues dans une patine dorée qui semblait les fixer pour des siècles. Une légère fièvre de solitude envahit Joseph.../...

L'orgueil du normalien Ranson, sa volonté de gagner des places au prochain classement, rétablirent en lui son équilibre intellectuel. Mais il demeura triste. L'absence de Pierre Michelot le laissait faible, incapable de réagir contre le sentiment de solitude, complice du brouillard, qui stagnait dans son être. De tous les normaliens, il ne connaissait que Jean-Marie Perrin, qui avait été préparé par M. Pélot, leur ami de Châteauneuf. Mais Perrin était froid,

studieux, peu loquace. Le directeur s'aperçut bientôt que Joseph ne jouait pas, ne riait pas, évitait de causer avec ses condisciples. Il augura mal de ses lèvres un peu pendantes, comme alourdis par le poids de la vie. M. Sénéchal, de tempérament sanguin, qui aimait et affichait une perpétuelle agitation, écrivit à Jean-Baptiste que son fils ne s'adapterait sans doute pas au régime de l'Ecole normale, qu'il le jugeait d'ailleurs un peu sournois. Ranson décida de prendre le train pour Mâcon ; il en profiterait pour annoncer son changement à Joseph.

Jean-Baptiste exposa au directeur les qualités et les défauts de son fils; puis il demanda à le voir. Tous deux s'assirent dans le couloir du rez-de-chaussée, sur un banc qui servait de parloir.

- Le directeur n'est pas content de toi, dit Jean-Baptiste d'un ton sévère. Je ne parie pas de ton application, mais de ton caractère. On te trouve trop mélancolique, et même dissimulé. Est-ce que tu ne peux pas faire un effort pour te montrer tel que tu es, Ranson et fils de Ranson ?
- Papa, répliqua Joseph, le directeur exagère. Je reconnais qu'au début je n'étais pas très gai. Mais je sens que cela va mieux. D'ailleurs je travaille beaucoup, et je crois que je vais avoir d'excellents camarades. Ne t'inquiète donc pas.
- Je ne m'inquiète pas, dit Jean-Baptiste. Je suis sûr que tu ferais tout pour te distinguer. Maintenant écoute la nouvelle que je n'ai pas voulu t'écrire. J'ai reçu ma nomination pour la Guiche. Nous nous y installerons deux jours avant la Toussaint. Pour moi, cela représente un bel avancement. Bourg agréable, planté sur la pente d'une colline. Pays couvert de prés, de bois, et d'étangs, la maison d'école comporte deux portes cintrées, trois grandes pièces pour l'instituteur, et un jardin de quinze ares.
- Je te présente toutes mes félicitations, dit Joseph sans enthousiasme. Je ne connaîtrai pas ton nouveau poste avant Pâques.

La nouvelle avait fait surgir en lui une émotion brutale, mais attendue, qui prolongeait et amplifiait ses pressentiments. Toutefois elle s'atténua assez vite en mélancolie semblable à une lointaine expiration d'harmonium.

- Pierre Michelot est navré de mon départ, reprit Jean-Baptiste en fermant son ample veste sur son guet à damier jaune et blanc. Mais je pense l'héberger l'an prochain à la Guiche pour le préparer de nouveau à l'Ecole normale. Au revoir, Joseph, et courage...